

Marie-Joseph Chalvin

Ne comptez plus
sur
l'école

Pour faire de vos enfants
de bons citoyens

First
Editions

Ne comptez plus
sur
l'école

**Pour faire de vos enfants
de bons citoyens**

8
7x1
2000-58797

Le...
de...

Pour faire de vos enfants
de bons citoyens

Marie-Joseph Chalvin

Ne comptez plus
sur
l'école

Pour faire de vos enfants
de bons citoyens

First
Editions

© Éditions Générales First, 1999

Le Code de la Propriété Intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinés à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

ISBN 2-87691-530-8

Dépôt légal : 4^e trimestre 1999

Nous nous efforçons de publier des ouvrages qui correspondent à vos attentes et votre satisfaction est pour nous une priorité. Alors, n'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires à :

Éditions Générales First
13-15, rue Buffon
75005 Paris
Tél : 01 55 43 25 25
Fax : 01 55 43 25 20
Minitel : AC3*FIRST
e-mail : firstinfo@efirst.com

En avant-première, nos prochaines parutions, des résumés de tous les ouvrages du catalogue. Dialoguez en toute liberté avec nos éditeurs. Tout cela et bien plus sur Internet à : www.efirst.com



Une des graves erreurs des parents et des éducateurs est de supposer encore que l'éducation formelle, verbale ou même sensible, peut avoir quelque action sur la formation de la personnalité, et qu'il suffira de faire des observations à l'enfant, de lui expliquer les raisons possibles de ses actes, pour redresser une ligne de vie défectueuse.

Tout cela est, pratiquement, d'une portée illusoire...

... Ce qui compte, en revanche, ce sont les habitudes de vie que vous allez donner, les exemples d'ordre, de bonne discipline, de respect, de droiture, de désintéressement, de dévouement à la communauté dont vous imprègnerez toute la vie...

Célestin Freinet

*Essai de psychologie appliquée à l'éducation,
Delachaux et Niestlé, 1966.*

© Éditions Grasset Paris, 1999

Le livre de la "Prophétie intellectuelle" nous offre un aperçu de la situation de la culture et de la société en France.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Ce livre n'aurait pu exister sans le « remue-méninges » provoqué par les réflexions et analyses percutantes, pertinentes et dérangeantes de Pascal Bruckner, Boris Cyrulnik, Philippe d'Iribarne, Ignacio Ramonet concernant le fonctionnement étonnant, intéressant et inquiétant de notre société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Il est un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à la culture et à la société.

Introduction

La France broie du noir et s'inquiète de la dégradation rapide et quasi générale des mœurs. Les médias se font l'écho au quotidien des violences perpétrées par des individus de plus en plus jeunes, parmi lesquels on trouve de nombreux collégiens et même des élèves de l'école primaire. Cet état de fait nous incite à nous tourner vers le passé pour arriver à retrouver les origines du dérapage actuel, mais aussi à rêver avec une certaine nostalgie du bon vieux temps où chacun restait à la place qui lui était assignée en respectant les enseignants, la hiérarchie, les hommes politiques et la nation.

On aimerait disposer d'une machine à remonter le temps qui nous permettrait de troquer nos petits voyous matérialistes et égocentriques de l'an 2000 contre les sages écoliers de l'an 1900, prêts à partir défendre leur mère Patrie, la fleur au fusil.

Une telle opération semble fort compromise, la greffe ne prendrait pas. Pour s'en convaincre, il suffit de retracer la vie de deux écoliers français à cent ans de différence : Urbain, écolier, à l'aube du XX^e siècle ; Kevin, écolier de l'an 2000, qui, malgré leur origine géographique et leur milieu socio-économique identiques, n'ont plus rien en commun.

URBAIN (1895 - 1918)

Urbain est né à Saint-Denis, près de Paris, dans une famille simple et pauvre. Son père, ouvrier chaudronnier, travaille dur pour nourrir sa femme et ses deux fils, sans autre repos que le dimanche... Sa mère s'adonne à des travaux de lingère pour arrondir le maigre salaire de son époux... Ils vivent à quatre dans un logement de deux pièces équipé d'un seul poste d'eau, sans électricité. L'hiver, ils se chauffent grâce à la cuisinière à charbon et s'éclairent à la bougie.

Bien que ses parents soient fort peu instruits – son père sait lire et écrire, sa mère est analphabète –, Urbain va régulièrement à l'école publique.

Son maître, rigoureux et sévère, porte une blouse grise. Il enseigne toutes les matières, y compris la morale, à l'aide d'un livre unique. Il exerce une discipline de fer et inculque aux élèves le respect et le sens du devoir. Ceux qui prennent le droit de transgresser le règlement subissent châtiments corporels et punitions avec l'accord et le soutien des parents.

La vie d'Urbain est régulière, fixée sur le rythme des saisons ; il se lève et se couche avec le soleil ; dans la journée, il joue dans la rue avec ses camarades : billes, cartes, bagarres, explorations du quartier ou duels exaltants. Le dimanche, il va parfois écouter la fanfare ou les musiciens et les troupes ambulantes qui jouent sur le parvis de la basilique. Son père lui a promis de l'emmener pour la première fois de sa vie au cinéma à Paris si son maître est content de lui à la fin de l'année.

Son univers ne dépasse guère les frontières de la commune de Saint-Denis où règnent la misère et l'insécurité. On est satisfait quand on a ce qu'il faut pour manger, se vêtir et payer son loyer. Les nouvelles du monde extérieur concernent presque exclusivement la France et, avant tout, les tensions franco-allemandes. L'affaire Dreyfus a bercé sa

jeunesse ; il en a gardé un attachement farouche à la France mise en danger par ce que l'on considérait encore à l'époque comme une trahison. Pendant le lever des couleurs, il chante la Marseillaise, les yeux tournés vers la ligne bleue des Vosges, en pensant au jour de la Revanche.

KEVIN (1985 -)

Kevin est né à Saint-Denis. Il vit au 6^e étage d'un immeuble de la cité des Francs Moisis. Son père, ouvrier dans la métallurgie, est au chômage, sa mère est caissière à Casino. Il vit avec ses parents et sa jeune sœur dans un F4 bruyant mais bien équipé : chauffage central, salle de bains, ascenseur, vide-ordures, lave-linge, four à micro-ondes, téléphone, télévision, magnétoscope.

Kevin va à l'école parce que c'est obligatoire et parce qu'il y rencontre les copains, mais il s'y ennue beaucoup. Son maître est décontracté, parfois très cool, parfois tendu ; les élèves s'amuse à le faire sortir de ses gonds ! Chacun possède un livre par matière, la salle de classe est très riche en matériel : jeux pédagogiques et affichages de toutes sortes. L'enseignant donne du travail, punit et sanctionne avec prudence, car les élèves sont informés sur leurs droits et les revendiquent. Les parents interviennent parfois pour faire lever une punition considérée comme injuste.

La vie de Kevin est très irrégulière en dehors des horaires scolaires. Tout dépend de la télévision, des copains et des grands événements sportifs et musicaux. Été comme hiver, il se couche tard, passe beaucoup de temps à s'amuser dans la cité et autour du Grand Stade. Certains de ses camarades ont un ordinateur et Internet, il en profite dès que possible...

Quand son père avait du travail, ils partaient en vacances au bord de la mer : ils sont allés en Espagne et en Irlande avec leur voiture ; ils ont pris le bateau : c'était très chouette ! La baisse des revenus de la famille l'empêche

d'acheter ce dont il rêve... Il est très frustré quand il va voir sa mère au magasin Casino, ce temple de la consommation dont elle perçoit un salaire si modeste.

Grâce à la télévision, aux journaux, à la radio... Kevin est informé quasi instantanément de tout ce qui se passe en France et dans le monde : agressions, meurtres, coups d'État, guerres civiles, tremblements de terre, inondations, cyclones, catastrophes aériennes ou ferroviaires, accidents..., taux de chômage, scandales financiers, variation de la Bourse, mise en circulation de l'euro...

Tout ceci le touche fort peu. Il préfère, sans la moindre hésitation, regarder un match ou écouter la dernière chanson de M.C. Solar ou Doc Gynéco.

Quand on lui parle de civisme ou de citoyenneté, il n'écoute guère... Il ne s'intéresse pas à la politique ni aux politiciens, préfère la Marseillaise de Gainsbourg à l'hymne national, se dit européen plutôt que français. Plus tard, il rêve de partir... pour travailler ou simplement pour voyager..., mais il veut aller ailleurs ! Le monde cosmopolite ne lui fait pas peur : il est à bonne école aux Francs Moisis ! C'est pourquoi il veut parler anglais, c'est la seule matière qui l'intéresse vraiment.

Les temps ont changé. Cent ans ont suffi pour transporter Kevin, notre jeune contemporain, sur une planète inconnue d'Urbain. Urbain ne pouvait échapper au rouleau compresseur d'une société quasi monolithique, Kevin a du mal à trouver un fil conducteur – un sens, selon l'expression consacrée – à cette société protéiforme, éclatée, contradictoire et surinformée qui est la nôtre.

Les Français sont généralement d'accord pour reconnaître que l'évolution de notre société a été « globalement positive », mais presque tous se plaignent en même temps du spectaculaire recul – voire de la disparition – des valeurs républicaines et de la morale.

De quelque côté que l'on se tourne, il semble impossible de faire confiance à qui que ce soit : les actualités nous parlent au quotidien de ministres ou de chefs d'entreprise prévaricateurs, de sportifs ou de vedettes drogués, de matchs arrangés, de voyous violents qui mettent des quartiers à feu et à sang, de justice partisane, de policiers qui travaillent à contre-emploi... Les bons citoyens sont saisis d'un ras-le-bol d'envergure en voyant leurs voisins, leurs amis obtenir des passe-droits, frauder le fisc, accumuler les petites entorses à la loi. Ils ont le sentiment d'être les seuls à payer leurs impôts, respecter les vitesses, travailler dur et refuser de se mettre en arrêt-maladie. Ils se demandent comment protéger leurs enfants et leur éviter le chômage et le travail précaire qui touchent massivement les Français et les jeunes en particulier. L'inquiétude les pousse à s'indigner : Que fait l'État ? Que fait l'Éducation nationale ? Que font les enseignants auxquels nous confions notre jeunesse ?

On a toujours confié, en effet, les dossiers « chauds » et préoccupants à l'Éducation nationale, car c'est en commençant tôt que l'on communique les bons comportements. Les accidents de la route augmentent-ils dangereusement ? On impose l'enseignement du code de la route... Les MST (maladies sexuellement transmissibles) et le sida font-ils de nombreuses victimes ? On ajoute l'enseignement de la sexualité aux programmes déjà chargés. Les drogues de tous genres envahissent-elles le marché ? On informe les élèves des dangers de l'alcoolisme, du tabac et autres toxicomanies...

L'École se doit d'être compétente en toutes choses ! Elle doit s'appliquer à éradiquer toutes les conduites déviantes. On était très fier de ses premiers succès : n'avait-elle pas réussi à faire de tous les jeunes Français des patriotes ardents et instruits, des laïcs attachés aux valeurs républicaines ? Le résultat était si éclatant qu'elle s'est montrée moins vigilante.

Autrefois, la morale, les conventions, le civisme étaient enseignés chaque jour à l'école, mais cet enseignement a disparu des programmes en 1969. Centrée sur l'acquisition de techniques, l'école aurait-elle abandonné sa mission éducatrice ?

Il arrive que l'on croie avoir éradiqué une maladie et qu'elle se manifeste soudainement sous une forme virulente... Il en est ainsi de la tuberculose, du paludisme et... de l'incivisme. Le réveil a été dur !

Pour pallier la rapide et évidente désaffection des jeunes face à la morale républicaine et à l'État, J.-P. Chevènement a réintroduit l'instruction civique en 1985 ; rebaptisée éducation civique en 1995, elle voit son champ d'investigation passer de l'étude des Institutions à l'éducation aux valeurs et à la solidarité, pour répondre à la montée de la violence, du vandalisme et de l'incorrection.

Malgré ce rétablissement de l'enseignement du civisme à l'école, on a vu augmenter le nombre d'entorses à la loi, à la morale et à la discipline.

On a l'impression que le seul résultat tangible se réduise à l'intrusion dans notre vocabulaire de termes désuets et archaïques ressuscités pour la circonstance, utilisés comme autant d'incantations magiques censées exorciser cette dangereuse dérive :

civisme, civique, incivisme, incivique,

civil, incivil, civilité, incivilité,

citoyen, citoyenne, citoyenneté.

Largement répercutés et popularisés par les médias, ces termes sont dans toutes les bouches à tout moment et à tout propos. Le mot citoyen fait fureur. Il serait malséant, de nos jours, de parler d'une entreprise, d'une réunion, d'une action sans la qualifier de citoyenne... On affrète des bus ou des trains citoyens pour s'en aller manifester. Des marches citoyennes s'organisent pour exprimer la colère citoyenne ! On sonne l'alarme citoyenne afin de mobiliser un front citoyen pour gagner la bataille citoyenne.

Surfant sur cette vague citoyenne, nos dirigeants confient à des conférences citoyennes le soin de nous guider et de nous faire partager ce surcroît d'intelligence et de lucidité qui se dégage à chaque fois que l'on réunit des citoyens autour d'une table dans une même pièce. On ne dira jamais assez combien une conférence citoyenne l'emporte en efficacité sur une réunion, une table ronde ou une commission ! Le ministère de l'Éducation nationale, lui, en a une claire conscience et en tire les conséquences : l'éducation civique mise au goût du jour a été récemment rebaptisée éducation à la « citoyenneté » et Ségolène Royal, pour ne pas être en reste, a lancé, en 1997, les Initiatives « citoyennes »... C'est à tel point que l'on peut se demander, de manière irrévérencieuse, si le retour au port de la cocarde et au salut citoyen ne sont pas à l'étude au ministère...

Plus nos gouvernants clament haut et fort civilité, civisme, politesse et morale, plus nos médias font état de manifestations de violences, insolences, injures, grossièretés...

C'est pourquoi l'éducation à la citoyenneté est généralisée. Le B.O. n° 3 du 15 janvier 1998 étend le champ de l'éducation civique à la morale citoyenne et fixe à trente-six heures par an, dès la classe de 6^e, l'enseignement à la citoyenneté, selon les principes et directives suivants : « Le collègue forme le citoyen. C'est là que se dessinent les comportements du futur adulte. La violence verbale, l'absentéisme, le sans-gêne, les relations humaines dégradées affaiblissent la mission de transmission des connaissances. L'établissement doit être porteur d'un projet global d'éducation comportant une éducation à la civilité, à la vie sociale et à la morale civique qui fait l'objet d'une attention dans toutes les matières et qui se formalise lors de trois demi-journées sur l'année, conformément aux « Initiatives citoyennes » pour apprendre à vivre ensemble. De plus, l'horaire réglementaire d'éducation civique doit être respecté et l'enseignement ne doit pas se limiter au fonction-

nement des institutions. Les interventions de personnes extérieures et les sorties seront encouragées pour apprendre le plus concrètement possible le respect des autres et le sens des règles du droit...

... L'éducation par l'exemple revêt une importance de premier plan. L'écoute, le respect, la prise en compte du besoin de mouvement d'adolescents toniques, la tolérance d'une susceptibilité propre à cet âge, qui n'est pas exclusive de mesures de fermeté lorsqu'elles sont nécessaires, doivent permettre d'obtenir d'eux des comportements respectueux des adultes et l'apprentissage de la maîtrise de leurs pulsions et du respect des règles. »

Pendant, comme le remarque ce proviseur de lycée : « la principale difficulté qui se présente aux enseignants, c'est que sous un consensus de façade, il y a de grandes disparités dans les représentations mentales que chacun de nous se fait du citoyen. Faute d'un accord et d'une cohérence sur le fond, on arrive à une incohérence de discours, chacun se servant d'un même vocabulaire pour dire des choses opposées ».

Le Mouvement des citoyens de J.-P. Chevènement fonde sa citoyenneté sur des principes (La République et ses valeurs, les droits et les devoirs) tandis que d'autres se mobilisent sur des actions précises (lutte contre le Front national, pour les sans-papiers). Ceux-là sont actifs bagarreurs, revendicatifs. L'utilisation abusive du mot citoyen l'a vidé de toute substance ; heureusement, les manuels d'éducation civique sont sans ambiguïté. Les élèves, dès la classe de 6^e, sont incités à devenir des citoyens modèles. On leur demande en effet dans leurs cahiers de travaux pratiques de chercher la définition de « chacun des adjectifs ci-dessous qui pourraient permettre de dresser le portrait de l'élève idéal » : ponctuel, responsable, attentif, assidu, respectueux, sérieux, calme, poli, appliqué.

Les enseignants ne sont pas tous parfaits, n'adhèrent pas tous à ce discours sur la citoyenneté, mais la plus grande

partie d'entre eux s'investissent beaucoup et organisent débats, travaux, expositions sur le thème de la citoyenneté, sans résultat probant... ce qui provoque cette réaction indignée de notre proviseur, partisan de méthodes plus musclées : « Prenons un élève, il copie sur son voisin ou bien il gribouille sur sa table, ou encore il bouscule un camarade en se ruant dehors à la fin du cours ou... (on pourrait trouver mille exemples...). Au lieu de le sanctionner, de le reprendre... on s'exclame : Y'a plus de morale ! y'a plus de valeurs ! y'a plus de citoyenneté ! faut l'enseigner... Fariboles : l'élève qui se vautre sur les chaises, se drape sur les escaliers, s'avachit sur la table de classe souffre-t-il d'un déficit de citoyenneté ou d'un déficit de rappels à l'ordre... sinon de coups de pieds au cul ? »

C'est un défaut bien français que de croire que l'enseignement théorique de valeurs, l'appel à la raison et à la responsabilisation peuvent se substituer à la sanction. C'en est un autre de croire que l'on peut convaincre l'autre en lui intimant de respecter les règles que l'on ne respecte pas soi-même... Notre proviseur en est bien convaincu : « Enseigner, c'est d'abord prêcher l'exemple ! Si la ponctualité est une vertu citoyenne (respect de l'autre, respect d'une règle), le prof qui quitte à pas dolents sa salle de profs en dorlotant son gobelet de café à demi plein, cinq minutes après la sonnerie, peut bien chanter les louanges de l'exactitude, citer Louis XVIII ou faire lire des histoires édifiantes de fortunes perdues pour une minute de retard. Il ne passera pas si la pratique du maître est à l'opposé de son discours. »

Comme les élèves, devant leurs enseignants et dans l'enceinte de l'établissement, se montrent dociles et accessibles au discours sur la citoyenneté, nos ministres ont pris la décision de prolonger cet enseignement au lycée. En novembre 1999, « l'éducation civique, juridique et sociale » fait son entrée en classe de seconde.

N'est-ce pas un leurre ? Le comportement des élèves en cours d'éducation civique paraît avant tout motivé par le

désir d'être bien noté, car, dès qu'ils sortent de l'établissement, on les voit se transformer et adopter des comportements incivils, souvent violents et destructeurs qui désespèrent leurs enseignants et inquiètent l'opinion publique.

Pour obtenir des comportements citoyens de la part des jeunes élèves, il faudrait donc que les adultes qui les encadrent leur montrent l'exemple... ce qui n'est sans doute pas toujours le cas à l'école, mais pas non plus hors de l'école, ce qui complique les choses.

En effet, il était possible autrefois de confier à des enseignants l'éducation d'une jeunesse citoyenne car ils étaient respectés et constituaient la seule référence morale et intellectuelle. On les sélectionnait avec soin, on les encadrait rigoureusement, ils tenaient tous le même discours, ne subissaient aucune concurrence et avaient le soutien sans partage de tous les Français.

Mais de nos jours, la télévision, omniprésente dans tous les foyers, dicte aux Français leur style de vie et véhicule des valeurs qui n'ont bien souvent plus rien à voir avec les valeurs républicaines.

Si les enseignants ne donnent pas toujours l'exemple, leurs élèves trouvent de puissants contre-exemples dans les comportements de ceux qui évoluent sur le petit écran. Toutes les études menées sur l'influence et la mémorisation donnent la priorité à l'image sur le discours, et les enseignants savent bien que lorsque leurs élèves disent : « On l'a vu à la télé », « On a dit ça à la télé... », ils ont peu de chance d'avoir le dessus.

En réalité, nos enfants sont dociles et obéissants. Ils adoptent les comportements qu'ils observent chez les adultes qui les côtoient : parents, enseignants, voisins, commerçants, agents de la Fonction publique, journalistes et politiciens. Ils imitent ce qu'on leur donne en exemple. C'est devant leur télévision que les jeunes apprennent la morale citoyenne, ils regardent et écoutent attentivement

puis mettent fidèlement en pratique le modèle français ; c'est notre image déformée dans une loupe grossissante qu'ils nous renvoient. Ils imitent les acteurs de la vie publique, trichent, fraudent, se montrent violents et discourtois, laissent libre cours à leurs pulsions et ne supportent aucun contretemps, aucune contrariété... On prend des risques à s'opposer ou à les contredire, et il est interdit d'interdire quoi que ce soit... celui qui prend l'initiative est souvent remis à sa place par l'arrivée des parents ou d'un membre de la famille appelé en renfort.

Il y a en France des petits paradis où les enseignants et les élèves cohabitent avec harmonie et efficacité, dans le respect des règles de citoyenneté. Il s'y fait du bon travail.

Cependant, depuis le début des années 90, nous sommes entrés dans « l'ère du soupçon »¹, l'institution Éducation nationale est dénigrée, les élèves sont invités à se méfier a priori de leurs enseignants, ils ne leur font plus confiance et ne les respectent plus. Ils trouvent le savoir et la connaissance ailleurs, à l'aide de médias divers. Ils demandent qu'on les respecte et les écoute sans accepter de donner la pareille à leurs vis-à-vis.

Dans ces conditions, les enseignants sont saisis de peur et cherchent à se protéger maladroitement, la relation éducative n'est plus, le dialogue est faussé. Il a laissé place à la « tchach » stérile. Se sentant abandonnés et trahis par leur hiérarchie, par les parents, par la société en général, ils préfèrent rendre leur tablier en disant :

Débrouillez-vous sans nous !

Ne comptez plus sur l'école, on ne peut pas en faire plus sans aide. On aime vos enfants, mais il est grand temps que vous vous preniez en charge pour que l'on puisse ensemble en faire de bons citoyens.

1. Formule utilisée par J.-L. Guillebaud dans *La Tyrannie du plaisir*, Éditions du Seuil, 1998.

Chapitre premier

Entre autosatisfaction et autoflagellation : le paradoxe français

Nous sommes tous héritiers d'une culture transmise de génération en génération par le milieu familial. Les parents n'étant pas conscients de ce qu'ils transmettent, elle échappe à notre contrôle, ce qui nous incite à en sous-estimer l'importance dans la vie sociale. On ne peut cependant pas y échapper. Cette culture constitue un véritable « langage silencieux »² qui détermine les comportements humains.

Les Français adorent avoir l'air « pas comme tout le monde »... il est vrai que leur culture en fait de vrais originaux... qui se ressemblent tous beaucoup.

Cette propension à vouloir être unique en son genre et à faire ce que l'on a décidé soi-même ne facilite guère l'apprentissage et l'acceptation des règles de citoyenneté... Les enfants arrivent à l'école avec déjà ce caractère gaulois ambigu fait de « cocoricos » éclatants et de grincements de dents.

L'originalité de la culture française réside dans sa capacité à concilier autosatisfaction et autoflagellation et à les pratiquer en alternance. Une cohérence à la française qui étonne le monde entier, sauf les Français !

2. E.T. Hall, *Le Langage silencieux*, Seuil, Points n° 160, 1984.

UNE ALLIANCE DE COMBATIVITÉ ET DE PESSIMISME

Pour devenir français, il est nécessaire d'être vif et intelligent car, depuis la petite enfance, on ne cesse de vous souffler le chaud et le froid, et il est difficile de se retrouver dans le dédale des injonctions contradictoires.

Il est fréquent d'entendre dire que la France est le plus beau pays du monde, mais que les Français sont incroyablement nuls et décevants... Il n'est pas rare de rencontrer des parents multipliant les interdits et les renouvelant sur un ton impératif tout en laissant leur enfant faire ce qu'ils interdisent avec un sourire indulgent... jusqu'au moment où, la coupe étant pleine, ils sévissent brutalement...

En France, on apprend très vite à se débrouiller et à prendre des risques, mais on y gagne beaucoup de scepticisme, une grande méfiance et un zeste de cynisme.

Il est important d'acquérir rapidement quelques réflexes nationaux :

- Cacher ses faiblesses et ne pas dévoiler ce qui pourrait s'en révéler une : on ne dit pas ce que l'on gagne ni pour qui l'on vote ! Prudence...
- Se débrouiller pour ne jamais perdre, c'est pourquoi il est bon de ne pas se vanter avant d'avoir réussi, de ne pas sortir du rang sans assurer ses arrières.
- Ne pas hésiter à dévaloriser ceux que l'on aime parce qu'on ne sait jamais ce que les autres en pensent et qu'on serait ridicule de ne pas avoir été lucide.

En fait, pour le jeune Français, la vie est un grand combat où l'on doit se débrouiller pour dominer les autres tout en ayant l'air modeste. Cela commence dès les plus jeunes années. Les parents font sentir à leurs enfants leur fierté d'avoir donné vie à des êtres aussi remarquablement doués. Cependant, dès que ces petits génies tentent de prendre leur

autonomie, ces bons parents ironisent, se moquent de leurs erreurs et de leurs échecs. Pour en finir, ils marquent leur territoire et leur montrent clairement qu'il n'est pas question de réussir à les dépasser, à la course, à la piscine ou dans d'autres domaines plus importants.

Puis, après les avoir dûment dévalorisés, ils insistent fortement pour leur apprendre à reconnaître que, quoi qu'on en dise, les autres sont encore pires. Ils critiquent leurs voisins, dénigrent leurs enseignants, accusent leurs chefs d'impéritie et qualifient d'incompétents notoires tous ceux qui nous gouvernent en s'appuyant sur les nouvelles diffusées par les médias.

Ils n'hésitent pas, dès que l'occasion s'en présente, à comparer leurs enfants avec leurs amis ou leurs frères ; ils établissent ainsi un climat de compétition qui n'est généralement pas à leur avantage : « Regarde-toi un peu... où es-tu allé jouer ? Tu es sale comme un peigne ! Regarde Julien, lui il est propre ! Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir un fils pareil ? »

« Tu es une vraie poule mouillée ! Regarde Frédéric, lui il se baigne dans l'eau froide ! »

« Ton bulletin est moins bon que celui de Luc. Sa mère me l'a montré. J'ai eu honte... »

Ainsi dépréciés en public, ils gagnent une solide agressivité et une tactique qu'ils utiliseront dès que possible : ils prennent l'habitude de profiter de la situation avec ceux qui sont plus faibles qu'eux.

Les ayant repérés, ils s'emploient à les écraser par tous les moyens pour prendre de l'ascendant et se tailler une place à leur détriment : ironie mordante, dérision, raillerie, violence verbale, tous les coups sont permis ! C'est dire qu'il ne fait pas bon avec eux d'être un enseignant réservé et timide ou un camarade inhibé et craintif..

Puisque le faible se fait écraser, il est logique de cacher ses faiblesses, car en France, rien n'est plus dramatique que d'échouer... Chacun se souvient des brocards dont l'équipe

du P.S.G. a été l'objet ces dernières saisons pour avoir eu le malheur de ne plus gagner...

Il est même important de ne pas dire que l'on perd, en tout cas de ne pas faire apparaître son dépit : « Il savait paraître victorieux même lorsqu'il était battu », disait un journaliste faisant l'éloge de Tabarly après sa disparition. Voilà un vrai Français !

Il est en effet essentiel de savoir cacher ses échecs et de ne pas perdre la face : faire le sourd, se mettre en colère, détourner subtilement la conversation ou faire porter la responsabilité à un bouc émissaire, autant de manières d'esquiver une question embarrassante. Les profs ont bon dos, l'école a toujours quelque chose à se reprocher ; les parents ont une tactique bien au point que les enfants retiennent rapidement :

« Quoi ? Tu ne sais pas ça ? Mais qu'est-ce que tu fais à l'école ? Ta maîtresse ne t'a pas appris ça ? »

« Non ! elle est nulle... elle fait que nous attraper et elle nous apprend rien... »

« Bon ! eh bien, ça ne va pas se passer comme ça... elle va m'entendre, je vais aller la voir... »

Pour s'assurer de ne pas paraître ridicule, il est prudent de se montrer pessimiste, d'annoncer sa méfiance et de prédire le pire. Si ces prédictions sont démenties, personne ne se souviendra dans la liesse générale qu'on avait noirci le tableau.

En revanche, si elles se réalisent, cela permet de triompher pour avoir eu raison envers et contre tous ! Bien rodés à cette démarche, on ponctue souvent nos propos de « Ça ne marchera jamais ! » bruyants et sonores. Et quand ça marche, il y a des formules devenues classiques et passe-partout qui permettent de faire face comme celle qu'employait le journal *Le Monde* du 24 avril 1998 :

« En dépit des critiques qui avaient accompagné la décision de..., il faut bien constater, au vu des résultats, que l'idée n'était pas mauvaise. »

Au moment de l'organisation du Mondial, les critiques pleuvaient, le pessimisme le plus noir était de mise : la pelouse jaunissante du Grand Stade devait laisser place à un immonde cloaque, les spectateurs étaient voués à mourir asphyxiés dans les embouteillages inextricables avant d'atteindre leurs places... Aimé Jacquet, responsable de l'équipe de France, était donné pour incompetent notoire, et son équipe, un ramassis d'individus mal accordés, devait nous faire subir un échec humiliant...

Eh bien ! Cela n'a pas empêché la phase d'autosatisfaction et l'enthousiasme sans réserve ! Personne n'a sombré dans le ridicule... seul Aimé Jacquet y a gagné en pugnacité... Ce qui prouve que cette méthode donne d'excellents résultats quand on sait la manier !

Ainsi, à force de méfiance et de prédictions épouvantables, chacun sombre dans le découragement le plus total... Malgré une aptitude certaine à la vigilance, une peur instinctive et viscérale de se faire avoir, un discours distancié sur la désinformation et les images virtuelles, les Français sont extrêmement réceptifs et se laissent influencer par le discours alarmant des médias. Ils sont obnubilés par tous les dysfonctionnements. Ils ont beau « chercher le sens » comme on dit, ils ne le trouvent guère au milieu des violences, des exclus, de la pédophilie et du chômage. Ils sont certains « d'aller droit dans le mur » et cherchent à en persuader leurs enfants. La plus grande partie des enseignants sont comme eux et communiquent le découragement général aux élèves :

« Si tu ne travailles pas mieux, tu ne trouveras pas d'emploi ! » Ces futurs citoyens sont ainsi placés devant un avenir enthousiasmant par des prophéties dynamisantes... Et pourtant ! Les statistiques sont formelles : 75 % des jeunes trouvent un emploi... Il est déjà dramatique que 25 % d'entre eux en soient privés, mais pourquoi décourager une génération entière ? Au nom de quel sentiment morbide ?